ROMAN

DAVID MACHADO

Laissez parler les pierres

l'aube

Laissez parler les pierres

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

Ouvrage édité par Manon Viard

Titre original : *Deixem falar as pedras*
© David Machado e Publicações Dom Quixote, 2011

© Éditions de l'Aube, 2014
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0836-8

David Machado

Laissez parler les pierres

roman traduit du portugais
par Vincent Gorse

éditions de l'aube

« […] L'Histoire est faite de choses fausses reliées entre elles par des hypothèses vraisemblables, et c'est dans cette fabrication d'hypothèses que me paraît résider le grand mérite des historiens, sinon en vérifiant ce qui a toutes les possibilités de ne pas être vrai, mais, et posons là un cas extrême, en se plaçant du moins dans l'esprit de celui qui le transmet. »

Agostinho da Silva

Lembranças Sul-Americanas

« *Only nature knows neither memory nor history.*
But man – let me offer you a definition –
is the story-telling animal. »

Graham Swift

Waterland

Mes mains serrent avec force le cou d'António – et me revient immédiatement à l'esprit l'une des histoires de mon grand-père. La situation est presque la même. Je sens le sang d'António pulser sous mes doigts de la même façon qu'un jour l'inspecteur Dias a senti le sang épaissi de mon grand-père pulser sous les siens. C'est une bonne histoire. Une de mes préférées. La fin est triste, comme dans presque toutes les histoires de mon grand-père, mais assez surprenante, au moins dans le sens où elle témoigne bien de l'instinct de survie que mon grand-père a développé tout au long de sa vie à l'instar d'un habile acrobate. António, qui n'a que quatorze ans et est élève dans ce collège de riches, n'a aucune idée de ce que peut signifier « survivre » ou posséder un tel instinct.

Je ne devrais même pas être là. Je suis en train de perdre la récréation. Chaque matin, j'ai une mission à accomplir, qui consiste à profiter du temps de la récréation de dix heures pour me rendre au kiosque en face de l'école et y feuilleter les pages nécrologiques des journaux. Après ce qui est arrivé à mon grand-père (par ma faute), c'est le moins que je puisse faire. Je l'ai donc remplacé et j'attends dans l'ombre la mort du tyran. Ce n'est pas facile d'attendre seul. Mais c'est l'unique moyen de sauver mon grand-père, de le faire revenir de ce côté-ci du miroir.

« Lâche-moi, Valdemar, tu me fais mal ! »

António proteste. Je l'attire de force dans un coin. De temps en temps, je lui tords le poignet comme si j'essorais un torchon mouillé. C'est un garçon très frêle, plus petit que moi, et je l'entraîne dans le fond de la cour, derrière le bâtiment du lycée, aussi facilement que si je traînais un petit chien par la patte.

Je lui rétorque :

« Si ce n'était pas pour faire mal, alors à quoi ça servirait, hein ? » Exactement ce qu'a dit l'inspecteur Dias à mon grand-père quand il lui a cassé l'arête du nez en le frappant violemment avec un annuaire. António et moi ne sommes pas seuls. Il est impossible de se battre avec quelqu'un à l'école sans qu'un cercle ne se forme pour regarder. Il y a une dizaine de gamins excités qui crient autour de nous. Je les comprends : ils veulent savoir comment cette histoire va finir.

(Je pense : Qui ne veut pas connaître la fin d'une histoire ?)

Au milieu des cris et de l'agitation, mes yeux croisent un instant ceux de Tomé. Il a l'air inquiet. C'est lui qui m'a dit qu'António était entré en cachette dans le vestiaire des filles, avait pris des photos avec son téléphone portable et avait ensuite envoyé par e-mail à presque tous les élèves du lycée des images mal cadrées de seins, de fesses, de chevelures et de visages. Ça ne m'a pas fait rire (rien ne me fait plus rire), surtout après que Tomé m'a dit : « Il y a aussi une photo d'Alice » ; mais les autres ont dû trouver ça drôle.

Je lui ordonne :

« Donne-moi ton téléphone, sale bâtard ! »

António ne cesse de répéter :

« Mais qu'est-ce que je t'ai fait ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? »

Je le tiens fermement plaqué contre le mur. Il va commencer à pleurer d'un instant à l'autre.

— Mais qu'est-ce que je t'ai fait ? »

Je hurle :

« Donne-moi ton portable, sale bâtard ! »

Il sort son téléphone de sa poche et me le donne. J'appuie sur les boutons à la recherche des photos puis je les fais défiler une à une jusqu'à trouver celle d'Alice. Elle est de dos, le buste nu, plus maigre et osseuse que jamais, les bras croisés sur sa poitrine naissante de fille de quatorze ans. Aussi belle qu'à chaque fois qu'elle m'a laissé la regarder nue.

Je lui explique :

« Et cette photo-là ? Hein ? C'est qui ? Voilà ce que tu m'as fait, connard ! »

Je lui montre la photo d'Alice et il comprend soudain. Il comprend que les choses ne vont pas en rester là. Je jette son portable par terre et je l'écrase sauvagement à coups de talon. Je le brise en mille morceaux sous la semelle de ma chaussure. De nouveaux cris éclatent autour de moi. Nos camarades deviennent fous d'excitation. Ils sentent que ça va chauffer. Je lâche António pendant quelques secondes pour le laisser respirer. Mais il ne fait rien. Il me regarde, paralysé, les yeux au bord d'éclater, prêt à fondre en larmes. Je l'attrape à nouveau par le cou et le force à s'allonger par terre. Je pose un genou sur sa poitrine pour l'immobiliser avec mes quatre-vingt-deux kilos.

Il ne bouge pas un muscle. Il a du mal à respirer. Je suis comme un ours agenouillé sur une fourmi. Je ne contrôle plus ma main droite, qui attrape une poignée de sable. Mon autre main force António à ouvrir la bouche. J'ai l'impression de ne faire qu'assister à la scène, comme si je n'y participais pas. Ma main droite remplit sa bouche de sable. Mange, sale porc ! Il secoue la tête, ouvre et ferme les yeux plusieurs fois, crache sur le côté pour essayer de ne pas s'étouffer. Alors, j'entends la voix d'Alice :

« Valdemar, arrête ! Lâche-le. Ça suffit. »

Je lâche la tête d'António. Alice est à genoux à côté de moi ; elle rit et secoue doucement la tête, comme si elle avait du mal à croire en ce qu'elle voyait. Presque tout ce que je fais l'amuse beaucoup. Son sourire est différent de tous les autres sourires que je connais. Il ne reste pas limité à sa bouche, à son visage : il s'écoule et se répand comme s'il s'échappait de différentes parties de son corps. S'il existait un concours de sourires, Alice gagnerait le premier prix sans même savoir qu'elle y participe. Pour moi qui ne ris plus depuis longtemps, Alice, quand elle rit comme ça, est la personne la plus courageuse du monde. Nous nous relevons en même temps, d'un seul mouvement et comme si de rien n'était, elle m'embrasse en riant de manière encore plus lumineuse. Quelqu'un dit alors :

« Il est en train de s'étouffer. »

Effectivement, António est en train de s'étouffer. Il est étendu par terre, se tortille en essayant de respirer et tousse convulsivement. Il a les lèvres et le visage

couverts de sable, et de la bave sort de sa bouche. Sous son râle, j'entends le léger crissement du sable sous ses dents. De la salive coule sur son menton. Personne ne bouge. Comme si le temps s'était arrêté pour tout le monde, sauf pour António et moi. Je me penche une nouvelle fois sur lui, je le retourne sur le ventre et je le frappe dans le dos du plat de la main. Il se débat lorsque j'enfonce deux doigts dans sa bouche. Et il se tortille dans tous les sens quand il commence à vomir son petit déjeuner mêlé de sable. Enfin il s'immobilise, toujours étendu par terre. Il y a de la panique dans ses yeux. Une tache difforme et ondulante de panique.

La cloche sonne. C'est la fin de la récréation.

Je lui dis :

« Ce n'était qu'une blague, António. Tu piges ? »

Il secoue la tête sans cesser de tousser. Je me lève et je m'éloigne avec Alice. Je sais qu'ils nous regardent tous sans comprendre. Une fille aussi belle qu'Alice, un gars aussi gros que moi ! Allez vous faire foutre, je ne comprends pas moi-même. J'ai cru un moment que je comprenais, sauf qu'il n'est pas possible de comprendre Alice.

Comme si on sortait encore ensemble, Alice pend ses bras à mon cou. Elle me dit :

« Merci de m'avoir défendue. »

Je ne dis rien et elle me demande :

« Ça veut dire que tu m'aimes encore ? »

Comme si je ne lui avais pas dit des millions de fois.

Je lui réponds :

« Tu le sais bien. »

Elle se colle contre moi et approche son visage du mien jusqu'à ce que nos lèvres se touchent. Puis elle exige :

« Alors embrasse-moi. »

Je sais que je ne devrais pas. Je sais que tout pourrait alors recommencer et je ne le veux pas. Mais je l'embrasse. Je l'embrasse sur la bouche avec la langue et tout en la serrant contre moi, je me rends compte à quel point elle est devenue maigre. Je sens ses côtes, une à une, sous mes doigts, l'extrême fragilité de son squelette. J'ai cette sensation terrible que son corps va se briser entre mes mains et que ses os vont tomber en morceaux, seulement retenus, comme dans un sac, par l'enveloppe de sa peau. Même quand nous étions petits, elle n'a jamais été aussi maigre.

(Je pense : Ce que je pense n'atteint pas mes muscles. Ma volonté s'effrite avant de se concrétiser.)

Il y a quatre mois, j'ai décidé de ne plus embrasser Alice. Ce devait être pour toujours. Je jure que ce devait être pour toujours. Elle n'a pas tenu la promesse qu'elle m'avait faite il y a un an, sans que je ne lui aie rien demandé. Mais ça ne fait rien. Je savais que ça arriverait tôt ou tard. Je désire encore Alice. À tel point que parler d'amour, dire que je l'aime est ridicule. Tout ce que je peux dire est ridicule par rapport à ce que je ressens. Mais je ne veux la partager avec personne. Quand elle est sortie la première fois avec Gonçalo Santos, je n'ai rien pu faire d'autre que rompre avec elle. Je ne suis pas sûr qu'elle ait compris mais ça l'a rendue très triste ; elle a pleuré et s'est excusée auprès de moi. Elle m'a affirmé qu'elle n'avait pas voulu me

faire du mal, qu'elle l'avait fait sans réfléchir, que nous n'avions qu'à tout oublier et continuer comme avant. J'ai répondu que nous ne pouvions pas parce que je savais que cela se reproduirait d'autres fois, de nombreuses autres fois. Elle m'a demandé si nous pouvions au moins continuer à nous embrasser mais je lui ai dit que non, que nous ne nous embrasserions plus jamais. Et puis je l'ai embrassée. Parce que je suis incapable de ne pas l'embrasser. Ces quatre derniers mois, je l'ai embrassée des dizaines de fois. Je sais qu'elle continue à sortir avec Gonçalo Santos ; et même s'il n'y a rien de sérieux entre eux, c'est quand même quelque chose.

Je recule la tête après l'avoir embrassée et je lui demande :

« Et Gonçalo ? »

Alice ne dit rien. Elle me regarde, la tête penchée et la bouche tordue. Ses bras glissent de mon cou. Comme si en lui posant cette question, j'avais tout gâché ; comme si je n'avais pas déjà tout gâché depuis longtemps. Je lui demande pardon et j'essaie de l'embrasser à nouveau. Mais elle dévie son regard en secouant la tête pour me dire non.

(Je pense : La volonté d'Alice est beaucoup plus forte que la mienne. La volonté Alice a la puissance d'une vague ; elle est aussi indestructible qu'un atome.)

Nous nous séparons. Elle sourit une dernière fois et s'avance vers sa salle de classe tandis que je me dirige vers la mienne. J'arrive en retard en cours de portugais. La prof interrompt un instant ce qu'elle disait, quelque chose à propos de la métaphore, pendant que je m'assois à ma place. Elle reprend son cours

avant d'être assez vite interrompue une seconde fois : madame Carmo entre dans notre salle, demande pardon à notre professeur et me demande de la suivre. António a déjà tout cafté.

Nous traversons les longs couloirs du lycée sans que madame Carmo n'ouvre une seule fois la bouche. Les mots qu'elle ne dit pas sont des petits dragons qui volent autour de nous en soufflant des bouffées de fumée grise par leurs narines dilatées. Mais je suis habitué à ces créatures préhistoriques ; elles m'accompagnent depuis longtemps.

António est déjà dans le bureau de madame Carmo, assis sur une chaise près de la fenêtre. Il n'a plus de sable sur le visage ni dans les yeux, mais je peux voir qu'il a pleuré. En me voyant entrer, il baisse les yeux. De honte. Il est impossible de ne pas avoir honte après avoir commis ce crime misérable, refuge facile des faibles : pointer le doigt pour désigner le coupable.

« Qui t'a fait ça ?

— C'est lui ! »

Le téléphone portable que j'ai mis en miettes est posé sur le bureau. Si je ne savais pas ce qui s'était passé, je ne serais peut-être pas capable de reconnaître les restes d'un téléphone portable. Mon père est debout à côté du bureau de madame Carmo. Il tient un journal roulé dans la main et me regarde comme s'il ne m'avait pas vu depuis une éternité. La situation lui est très désagréable, bien sûr. Il préférait ne pas avoir à être là. Surtout que ce doit être l'heure d'un de ses cours. Et mon père a horreur d'être en retard à un de ses cours.

Il lève les bras, secoue son journal et me dit :

« Qu'est-ce qui se passe, Valdemar ? Tu as perdu la tête ? Explique-moi. »

Je hausse les épaules. Je hausse très bien les épaules dans ce genre de situation.

Madame Carmo me dit de m'asseoir sur la chaise devant son bureau. Je m'assieds et elle reste debout à côté de mon père, les bras croisés. Elle répète deux ou trois fois qu'António aurait pu mourir étouffé. Son discours n'est pas nouveau. Je vais être puni. Je suis toujours puni. Elle dit qu'elle en a assez de mes âneries, de mes attitudes violentes, de mes gros mots. Et qu'António aurait pu mourir. Tu te rends compte qu'il aurait pu mourir ? Mon comportement est intolérable dans cet établissement. Elle m'a déjà donné toutes les chances. António aurait pu mourir. Mais je ne montre pas la moindre volonté de changer. Mon comportement ne s'améliore pas. Il a même tendance à empirer. Mon père hoche la tête pour acquiescer. Je crois l'entendre, et sa voix se confond dans ma tête avec celle de madame Carmo. Il en a assez d'intercéder en ma faveur. Il est fatigué de m'aider. Tout le monde est fatigué de m'aider. C'est à moi de faire un effort car de leur côté, ils ont déjà tout tenté et ne peuvent plus rien faire. Et António aurait pu mourir. Tu te rends compte qu'António aurait pu mourir ? Hein, tu te rends compte ? Oui, je sais très bien qu'António aurait pu mourir, inutile de me le répéter autant de fois, putain ! [redacted]

Les dragons reviennent.

Je dis involontairement, très bas :

« Je sais qu'il aurait pu mourir. »

Je pourrais présenter des excuses à madame Carmo et à mon père. Leur dire que je regrette. Je pourrais même demander pardon à António, qui [redacted] pleure, même si je ne comprends pas pourquoi. Il a la tête penchée sur le côté. Il ne dit rien et me regarde en secouant la tête comme un cheval. Je pourrais lui demander pardon, maintenant, ici même, et la question serait résolue. Tout serait fini. Mais qu'ils aillent tous se faire foutre ! Et au moment où je me dis tout ça, mon père me dit :

« Présente des excuses à António, Valdemar. »

António lève la tête et se tourne vers mon père avant de me regarder. Madame Carmo, mon père et António attendent que je dise quelque chose. Presque sans remuer les lèvres, mon père prononce mon nom. Mais je ne dis rien. Je ne vais pas leur expliquer pourquoi je m'en suis pris à António. Je ne vais pas leur parler des photos sur son téléphone. Et rien ne me fera lui demander pardon.

(Je pense : Mon silence est invincible.)

Mon père veut sortir. Il veut retourner dans sa salle de classe pour donner son cours. Arrivé à la porte, il échange quelques mots avec madame Carmo avant de se tourner vers moi pour me dire :

« Très bien, Valdemar. Cet incident sera porté à la connaissance de la direction du lycée. Et ce soir, nous aurons une conversation très sérieuse entre nous. »

Puis il sort.

Le téléphone sonne sur le bureau de madame Carmo. Elle répond et António et moi écoutons de quoi il s'agit sans bouger, sans nous regarder. Ses parents sont

venus le chercher et il sèche ses larmes avant de se lever. Madame Carmo explique à la personne à l'autre bout du fil que les parents d'António ne peuvent pas monter. Elle me regarde après avoir prononcé cette dernière phrase, comme si elle venait de me sauver la vie. Ensuite elle raccroche, se lève pour ouvrir une armoire derrière son bureau et y prendre un dossier. Elle feuillette le contenu du dossier jusqu'à trouver ce qu'elle cherchait : des photocopies avec des exercices de maths. Elle laisse les photocopies sur le dessus de son bureau et me dit que j'ai jusqu'à la fin de la journée pour faire tous les exercices. Puis elle sort avec António.

Je ne perds pas de temps. Je vais les faire, ces exercices. C'est ma punition et je n'ai aucune raison de ne pas l'accepter. Mais au moment où je m'apprête à lire l'énoncé du premier, j'aperçois le journal posé un peu plus loin sur le bureau. Le journal que mon père avait à la main et qu'il a oublié en sortant.

(Je pense : J'ai une mission.)

Je glisse le journal sur mon cahier et sous les photocopies des exercices pour le cacher. Je vérifie la date en haut de la première page : c'est bien l'édition d'aujourd'hui. Je l'ouvre. Je passe les pages qui ne m'intéressent pas, sans hâte. Je l'ai déjà fait des centaines de fois. (Putain, mon grand-père, lui, l'a fait des milliers de fois !) J'ai appris à contrôler mon angoisse. Finalement, je trouve ce que je cherchais : la page nécrologique avec des petites photos de visages et des croix noires disséminées un peu partout sur le papier, comme s'il s'agissait d'un jeu. Mes yeux survolent une

seule fois cette page et découvrent presque immédiatement, là, au milieu de la page, un peu sur la droite, ce que les yeux de mon grand-père ont cherché toute sa vie. Je lis pour toi, grand-père : « Amadeu Castelo est mort. » Et je tremble. Parce que soudain, abruptement, notre attente prend fin.

Mais l'histoire, elle, n'est pas encore terminée. Nous allons enfin pouvoir commencer à creuser afin d'extraire la vérité de là où elle a été ensevelie. Et mon grand-père va finalement pouvoir revenir à la vie et commencer à raconter son histoire, qui est loin d'être terminée.

Mon grand-père est venu vivre avec nous quand je venais d'avoir six ans. C'était la première fois que je le voyais. Jusque-là, mon père m'avait très peu parlé de lui, comme s'il n'était déjà plus qu'un vieux fantôme ; tout ce que je savais, c'est qu'il vivait dans un village reculé quelque part dans des montagnes, un village que mon père appelait quelquefois Lagares, et d'autres fois, « le bout du monde ». Mon père n'avait jamais eu l'intention de faire venir mon grand-père pour qu'il passe le reste de ses jours chez nous. Au cours des dix années précédentes, ils ne s'étaient vus qu'une seule fois, le jour de l'enterrement de mon grand-oncle Olegário, et leurs contacts se résumaient à deux ou trois coups de téléphone par an. Mais un soir, quelqu'un a appelé de Lagares et a expliqué à mon père que le plancher de la maison de mon grand-père était devenu complètement pourri, que son toit fuyait quand il pleuvait et qu'il vivait désormais parmi les

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

La version papier de ce livre
a été achevé d'imprimer en juillet 2014
sur les presses de l'imprimerie Bussière
Groupe CPI, Saint-Amand Montrond (Cher)
pour le compte des éditions de l'Aube
rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour d'Aigues

Numéro d'édition : 837
Dépôt légal : août 2014
pour la version papier et la version numérique

www.editionsdelaube.com